Philosophie de l'argent de SIMMEL

Partie analytique : Troisième chapitre : « L'argent dans les séries téléologiques, C.2 ».

I. La transformation psychologique des moyens en fins : l'argent comme exemple le plus extrême

Il s'agit cependant à présent d'expliquer comment l'argent, « moyen absolu », « moyen en soi », « moyen des moyens », peut prendre la place de toutes les fins. En fait, non seulement l'argent nous libère de l'angoisse du choix des moyens, en nous garantissant qu'au moment venu, nous pourrons toujours avoir accès au moyen idoine ; mais comme le choix des moyens détermine aussi paradoxalement le choix de la fin, la détermination de ce que, au final, nous cherchons vraiment, l'argent nous libère aussi de cette autre inquiétude : suis-je certain d'avoir correctement déterminé ce que doit être la fin recherchée dans ma vie, et pour ma vie ? Certes, « au bout du bout », comme l'on dit, nous cherchons le bonheur ; mais, comme le dit Kant, le bonheur est « un idéal de l'imagination », et bien souvent, si nous ne pouvons pas ne pas rechercher le bonheur, nous ne pouvons pas non plus savoir en quoi, réellement, il consiste, lors même que le choix de tel type de moyens nous engage sur le chemin de tel type de bonheur….C'est en fonction de la nature de la fin recherchée que je délibère sur la nature des moyens à mettre en place pour l'atteindre ; mais lorsque la fin elle-même est un peu vague, quoique violemment recherchée, comme peut l'être cette « fin des fins » qu'est le bonheur (je sais que je le cherche, mais je ne sais pas précisément ce que je cherche), chaque moyen mis en place est comme un premier pas qui m'oriente dans une certaine direction, qui n'est peut-être pas la « bonne » et que demain, peut-être, je rejetterai. L'argent est le moyen des moyens qui me permet de retarder le choix d'un moyen particulier, et aussi bien le choix d'une fin, ou d'un sens à donner à ma vie. Avoir de l'argent, c'est dans les séries téléologiques, actionnelles, qui définissent la vie humaine, la seule manière de participer à l'existence sans faire d'erreur, puisque tout reste possible (sentiment de liberté), mais que je n'ai encore décidé de rien (sentiment de sécurité), lors même que les choix ultimes sur ma vie, et sur les moyens de les réaliser, ne laissent pas de m'angoisser…

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

> **« La désignation du but résulte du caractère, de l'atmosphère, de l'intérêt, mais c'est la nature des choses qui nous prescrit le chemin ; c'est pourquoi la formule qui préside, à tant de circonstances de la vie : nous sommes libres de faire le premier pas, mais dès le deuxième nous obéissons, n'est nulle part aussi valable que dans le domaine téléologique <…> Le fait que les moyens participent psychologiquement de la valeur de la fin, permet précisément à ces moyens d'acquérir pour notre conscience le caractère d'une valeur définitive, satisfaisante en soi ».**

On comprend dès lors ce paradoxe : que des êtres humains (exemplairement les avares) puissent rechercher l'argent, ce « moyen des moyens », plus encore qu'ils ne cherchent à accomplir une fin particulière dans leur existence, voire que des êtres humains puissent rechercher l'argent au détriment de leur « bonheur ». Quand on ne sait pas très bien en quoi celui-ci consiste, mieux vaut provisoirement gagner de l'argent, ou gagner de l'argent « par provision », puisque le jour (si ce jour arrive…) où l'on sera enfin sûr « de son coup », comme l'on dit, on aura les « moyens » (au sens où avoir de l'argent, c'est avoir « les moyens », comme c'est justement et joliment dit en argot), de parvenir à ce qui est, et était, vraiment souhaitable. L'angoisse de gagner de l'argent, de « bien gagner sa vie » est une angoisse de substitution à l'angoisse de faire les bons choix (de fins et de moyens) dans sa vie, de vraiment « gagner sa vie »…

> **« L'élément final de nos séries pratiques, uniquement réalisable à travers des moyens, sera d'autant plus amené par eux que nos énergies sont plus complètement dirigées et concentrées sur la production des moyens. C'est précisément une telle production qui est la véritable tâche pratique : plus on met de soin à l'accomplir, plus le but final pourra se soustraire à l'intervention de la volonté et se présenter comme l'effet obtenu mécaniquement par les moyens <…> Nul besoin de démonstration particulière pour montrer qu'aucune instance intermédiaire de l'existence ne réalise cette prédation de l'objectif final avec autant d'ampleur et de radicalité que l'argent…L'argent devient un absolu ».**

Voilà, enfin précisée, la signification de l'argent :

> **« représenter l'exemple le plus grand et le plus parfait de promotion psychologique des moyens au rang de fins ».**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Il n'est donc pas étonnant de voir des êtres mettre le sens de leur vie dans l'argent, puisque l'argent permet précisément de neutraliser l'angoisse de devoir choisir sa vie, et de luj donner, ici et maintenant, du sens. L'argent, c est « le moyen absolu », qui devant toutes les fins relatives de l'existence, retarde ou neutralise la décision pour des fins «absolues ». Il ne s'agit cependant pas de rejouer la perversion du rapport moyen-fin (comme chez Aristote et sa mauvaise chrématistique), ou comme chez Augustin (on jouit, à titre de fin, de ce que l'on ne devrait qu'utiliser –l'argent-, et on se sert de ce dont il ne faudrait que jouir –Dieu-). Mais il s'agit de comprendre comment cette perversion, si elle est une perversion, est possible dans le cadre des échanges sociaux.

II. L'argent-Dieu comme « Coïncidentia oppositorum »

Il est vrai en tous cas que l'argent -simple moyen, mais moyen absolu- peut prendre la place de Dieu :

> **« Même s'il n'a jamais existé d'époque où les individus n'aient été avides d'argent, on peut dire cependant que l'acuité et l'extension maximale de ce désir correspondent aux époques où l'on voit perdre de leur force aussi bien les satisfactions plus modestes liées aux intérêts particuliers de la vie, que l'élévation à l'absolu de la religion comme but final de l'existence. (Contre Weber !!!!!!). En effet, bien au-delà de la disposition interne de l'individu, aujourd'hui, comme dans la période de décadence de la Grèce et de Rome, tout est coloré par l'intérêt de l'argent : l'apparence de la vie, les interrelations humaines…**

Mais cela n'a en réalité rien d'étonnant, car l'argent, comme Dieu, est la synthèse de tous les contraires. Dieu est juste, mais il est miséricordieux ; il est transcendant et étranger à toute chose, mais il est aussi partout présent ; il est la perfection absolue, et il communique avec l'imperfection de ses créatures…Bien souvent, les athées ont pu voir dans ces contradictions la preuve que le concept de Dieu était mal formé, intrinsèquement contradictoire, grotesque… Mais, au contraire, pour beaucoup de théologiens juifs, chrétiens et musulmans, ces contradictions ne sont que le signe de l'impossibilité qu' éprouve un esprit fini et limité (le nôtre) à penser l'infini, ce qui absolument le dépasse…Ainsi, pour le Cardinal Nicolas de Cuse, dans *Du non-autre, le guide du penseur* (1463), Dieu est la « coïncidence des opposés ».

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Il en va de même, pour notre psychologie, de la nature de l'argent. L'argent, c'est la liberté (pour Cléante), mais c'est aussi la dépendance (pour Harpagon) ; l'argent, c'est l'égalité (pour les classes ostracisées), mais c'est aussi le principe de toutes les injustices (Sigismond Busch) ; l'argent, c'est la relation inhumaine (La Méchain), mais c'est aussi la possibilité d'une relation entre des humains qui s'ignorent. Comme le dit Madame Caroline, l'argent, c'est tout et son contraire, la violence et le progrès, la saleté et la fécondité (voir fiche 1 sur Zola). :

> **« Mais en réalité l'argent, moyen absolu et donc lieu de rencontre d'innombrables séries téléologiques a des rapports significatifs, psychologiquement avec les idées de Dieu… L'essence profonde de la pensée divine est d'unir en elle toutes les diversités et les contradictions du monde : elle est, selon la belle expression de Nicolas de Cuse, la *coïncidentia oppositorum.* »**

Si donc Dieu est « la fin des fins », comme le « bien-vivre » (*eu zein*) pour Aristote, le *scopos* ou le *telos* ultimes, il n'est pas étonnant que l'argent puisse, formellement et structurellement, occuper la place de Dieu : « vu de loin », rien ne ressemble davantage à Dieu que l'argent, puisque Dieu et l'argent ne ressemblent à rien, puisqu'ils ne sont rien de déterminé ou d'univoquement spécifié ! La « fin des fins » (Dieu) s'identifie au « moyen des moyens » pour notre esprit ; et cette « fin des fins » est si éloignée et si confuse, qu'il ne faut pas s'étonner de nous voir confondre ce que nous avons « sous la main » (l'argent), avec ce qui est, bien trouble et bien vague, à l'extrême horizon de notre regard !

III. L'argent : Ce bien qui ne saurait jamais décevoir… (Contre Schopenhauer : « La vie oscille comme un pendule entre la souffrance et l'ennui »)

Mais surtout, l'argent est le seul bien, de tous les biens que nous pouvons convoiter, qui ne peut jamais nous décevoir.

En effet, comme l'a dit Schopenhauer dans une formule célèbre : **« la vie humaine oscille comme un pendule entre la douleur et l'ennui »**. Avant de posséder un bien, nous souffrons de la douleur du manque et du désir (Pensons à la souffrance de Cléante devant Mariane, ou à celle de Valère devant Elise). Mais, lorsque nous jouissons de ce même bien, nous risquons très rapidement d'être déçus ou insatisfaits (Pensons, de manière un peu cynique, que Mariane ou Elise seront dans quelques années de vieilles femmes peut-être ennuyeuses…). Vouloir

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

et désirer nous brûlent, mais posséder le bien que nous voulions, et qui semblait devoir combler notre cœur, nous ennuie si vite, que nous rêvons d'éprouver à nouveau la douleur du désir dans laquelle, au moins, nous nous sentions vivre…L'homme va de désir en désir, de désir insatisfait (douleur) en désir insatisfait (douleur), ou de désir satisfait (ennui) en désir satisfait (ennui), selon une logique qui définit, pour Schopenhauer, la triste condition humaine….
Mais, avec l'argent, tout change. Car l'argent possédé n'a ni la brûlure du désir (puisqu'avec l'argent, je possède *déjà*, virtuellement, ce que l'argent peut acheter) ni l'ennui de la satisfaction (car avec l'argent, je ne possède pas *encore* le bien que je convoite). Je n'ai plus exactement la douleur du désir, mais je n'ai pas encore celle de la déception…Je suis dans cet entre-deux étonnant, où j'ai échappé aux deux malheurs les plus fréquents de la vie humaine. L'argent, s'il n'est pas le bonheur, n'est pas le malheur, et il est en somme une approximation assez paradoxale du « nirvana » hindou, cet endroit où la souffrance de nos vies, mixte de désir, de douleur et d'ennui, aura cessé. Après tout, la vie « ascétique » d'Harpagon a peut-être autant pour but le bonheur que les « ascètes » hindous ou chrétiens, mais, au lieu de viser Dieu, « la fin des fins » (cet être contradictoire qui peut nous libérer du malheur de l'existence terrestre), l'avare vise l'argent, « le moyen des moyens » (cette réalité riche de possibles contraires mais qui ne peut jamais vraiment nous décevoir).

> **« La certitude de la satisfaction augmente encore, de par la relation particulière entre le souhait et la réalisation qui caractérise l'argent…**
> **La sagesse courante a raison : la possession de ce qu'on a désiré nous déçoit généralement, dans le bon comme dans le mauvais sens…L'argent a ici cependant une position particulière : D'une part, il porte à son comble l'incommensurabilité entre le désir et son objet. L'effort qui s'est d'abord porté sur l'argent ne trouve en lui que quelque chose de tout à fait indéterminé, absolument incapable de satisfaire un désir rationnel… ; aussi quand le désir ne va pas au-delà vers un but concret, il en résulte une mortelle désillusion…**

Mais si l'argent ne peut jamais décevoir, le rapport à l'argent peut être, quant à lui particulièrement « pathologique » ou destructeur.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

IV. L'avare

En effet, comme l'explique Lagache dans *La Jalousie amoureuse*, l'un des grands classiques français de la psychiatrie, un sentiment, comme la jalousie, peut être « normal » ou « pathologique ». Il est « normal » d'être jaloux, et l'absence de jalousie chez un homme ou une femme qui aiment véritablement nous semble « anormale ». Mais, inversement, un homme ou une femme jalouse peuvent tuer et se tuer par jalousie, à l'image d'Othello chez Shakespeare. Comment distinguer dès lors la jalousie « normale » de la jalousie « pathologique » ? S'agit-il seulement d'un problème d'excès, ou d'une différence de degré, la différence entre le normal et le pathologique étant celle du « moins » au « plus » ? En réalité, il ne s'agit pas tant pour Lagache d'une différence de degré que d'une différence de nature. La jalousie est « normale » lorsqu'elle intensifie notre attention à l'autre, lorsqu'elle nous rend sensible et même douloureuse parfois la présence ou l'absence d'autrui ; elle devient au contraire « pathologique » lorsqu'elle nous interdit tout rapport à autrui, lorsque tout ce que fait l'autre est sur-interprété et mal interprété. Au lieu d'accentuer notre relation à la réalité, un meilleur ajustement au monde, la jalousie pathologique nous empêche un tel ajustement : au lieu de voir l'autre tel qu'il est, l'autre est vu tel que je l'imagine. Je n'ai plus accès à la réalité des personnes, mais les personnes se confondent pour moi avec le fantasme que je me suis fait d'elles…En somme, un sentiment est normal lorsqu'il intensifie notre rapport aux choses, il devient pathologique lorsqu'il pervertit ou abolit un tel rapport. Il en va de même –soulignons-le- pour l'argent. Comme le rappelle Simmel, le rapport à l'argent est normal, lorsqu'il enrichit notre rapport au monde ; au contraire, lorsque notre rapport à l'argent devient pathologique, c'est notre rapport au monde qui est appauvri. Comme le remarque encore Simmel, l'avare comme le cupide n'ont plus de rapport aux choses, ne peuvent plus jouir des choses, car pour eux ces choses ont été entièrement transformées en leur valeur monétaire. Comparables au roi Midas, dont parle Aristote, l'avare et le cupide changent tout ce qu'ils touchent ou tout ce dont ils prétendent profiter en « or » ; la réalité elle-même, dans sa richesse sensible, leur est devenue inaccessible, comme si la valeur monétaire avait mis entre le monde et l'avare, le prodigue et le cupide, un mur transparent qui les empêche à tout jamais de jouir des biens qu'ils « possèdent »…

Simmel va donc théoriser six formes de pathologies possibles par rapport à l'argent, qu'il est assez facile de résumer.

« L'avare » est celui qui remplace son rapport aux choses, à leur valeur affective par exemple, ou culturelle, par le rapport à leur seule valeur monétaire. Les

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

choses ne valent plus en elles-mêmes, mais ne valent que selon leur stricte valeur économique. Au lieu de jouir des choses, il n'a plus accès qu'à leur prix. L'avare n'est pas celui qui est économe, et économise ; c'est celui qui ne connaît plus des choses que leur valeur économique – ce qui est bien différent. « L'avare » n'a plus rapport au monde et aux êtres ; comme pour le Midas d'Aristote, tout s'est transformé pour lui en « or », et il ne peut plus profiter de « rien ».

> **« On a coutume d'appeler avarice –au sens d'attachement à l'argent- une série de phénomènes qui sont en réalité le contraire de cela. Il s'agit des gens qui réutilisent une allumette ayant déjà servi… Nous avons ici exactement le contraire de l'avarice : les choses, justement, sont indifférentes à l'avare, sauf dans la mesure où elles représentent une valeur monétaire, parce que l'argent les a privées de toute finalité… »**

V. Le prodigue

Le prodigue n'est pas le contraire de l'avare, mais au contraire son double ou son frère. Comme l'avare, le prodigue remplace la valeur des choses par leur valeur économique. Mais au lieu de conserver les choses, qui ont comme disparu derrière leur valeur économique, tout de même que l'on peut disparaître derrière un voile de fumée, le prodigue les dépense. Toutefois, il ne jouit pas davantage de « ce » qu'il dépense, que l'avare ne jouit de « ce » qu'il économise. Le prodigue, pas plus que l'avare, n'a de rapport au monde ; comme Midas, tout s'est pour lui transformé en or ; mais au lieu de tout garder, le prodigue cherche à tout casser.

> **« Etant donné que le prodigue véritable –à ne pas confondre avec l'épicurien ou simplement l'insouciant- devient indifférent envers l'objet une fois qu'il l'a en sa possession, sa jouissance est frappée de la malédiction de ne trouver jamais ni repos ni durée…La vie ici répond à la même formule démoniaque que l'avare ; chaque moment atteint éveille la soif d'une intensification, mais cette soif ne peut plus être étanchée…Cela explique qu'avarice et prodigalité se rencontrent souvent chez la même personne, soit réparties sur différents champs d'intérêts, soit en connexion avec des états d' âme variable…L'avarice et la prodigalité sont un seul et même mouvement, simplement sous un autre signe ».**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

VI. Le cupide

Le cupide (celui qui cherche à amasser toujours plus, selon une certaine forme de démesure), n'est pas plus le contraire du prodigue (qui dépense tout), que de l'avare (qui ne dépense rien).

Au contraire, on peut être prodigue, et aimer beaucoup dilapider l'argent (au point de n'en avoir jamais beaucoup), et réellement cupide, cherchant le pur plaisir d'amasser (ou de gagner toujours plus). On pensera ici au personnage exemplaire de Saccard, cupide parce que prodigue, prodigue parce que cupide (voir Zola, fiche 2).

Semblablement, on peut être avare, et aimer beaucoup conserver l'argent comme une source de jouissance, et cupide, au point de désirer toujours que son argent s'accroisse, selon la démesure, le « sans-limite », de la mauvaise chrématistique aristotélicienne (voir présentation générale). On pensera ici exemplairement à Harpagon, qui n'est pas l'Euclion de la *Marmite* de Plaute (qui sacralise tellement son or qu'il n'ose en réalité y toucher), mais qui a l'audace de prêter son argent à « honnête intérêt ». Harpagon est. cupide (usurier, créancier) parce qu'avare, avare (incapable de rien « lâcher », pas même de « donner » le bonjour, selon La Flèche) parce que profondément cupide…

> **«La même démesure caractérise précisément l'avarice cupide : cette possibilité pure et simple qu'elle recherche, à la place de la jouissance des objets réels, en soi s'étend à l'infini et ne trouve pas, comme la jouissance, des raisons internes et externes de se limiter. Quand la cupidité est privée de ces fixations et de ces entraves tout à fait positives qui viennent de l'extérieur, elle tend généralement à s'épancher de façon tout à fait anarchique, avec une violence croissante. »**

VII. Le cynique

Pour Simmel, il faut bien distinguer le cynique de l'Antiquité (rien ne vaut au regard de la seule valeur absolue de la liberté) et du cynique contemporain. Pour le cynique d'aujourd'hui, tout s'achète et rien d'a de valeur absolue. Tout a un prix… On pensera ici ce que Maxime dit de son père Saccard (voir Zola, fiche 2). C'est en effet Maxime lui-même qui explique à Madame Caroline, avec un

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

fatalisme qui n'est pas sans une forme d'amusement, combien les questions d'argent peuvent l'emporter chez son père sur toutes les autres questions. Il faut citer ici ce texte central qui décrit si bien comment l'argent peut être, pour Saccard, la mesure de toute chose, y compris des hommes, des femmes et des enfants

> **« Voyez-vous, il faut comprendre Papa. Il n'est pas mon Dieu ! pire que les autres. Seulement, ses enfants, ses femmes, enfin tout ce qui l'entoure, ça ne passe pour lui qu'après l'argent. Oh ! Entendons-nous, il n'aime pas l'argent en avare, pour en avoir un gros tas, pour le cacher dans sa cave. Non ! S'il en veut faire jaillir de partout, s'il en puise à n'importe quelles sources, c'est pour le voir couler chez lui en torrents, c'est pour toutes les jouissances qu'il en tire, de luxe, de plaisir, de puissance…Que voulez-vous ? il a ça dans le sang. Il nous vendrait, vous, moi, n'importe qui, si nous entrions dans quelque marché. Et cela en homme inconscient et supérieur, car il est vraiment le poète du million, tellement l'argent le rend fou et canaille, oh ! Canaille dans le très grand ! ».**

Toutes les valeurs symboliques, affectives, éthiques, éventuellement absolues, sont réduites à la seule valeur économique, instrumentale, relative des choses. Le cynique, comme l'avare, le prodigue ou le cupide, a perdu lui-aussi l'accès véritable aux réalités du monde et à leur véritable « prix » (au-delà de tout prix économique), pour ne voir dans les choses que leur estimation ou leur valeur monétaire.

VIII. Le blasé

Mais si tout a un prix, cela signifie que plus rien n'a rien de valeur, et l'on passe insensiblement d'une attitude « cynique » à une attitude « blasée » : « Tout se vaut ».

Au final, la thèse de Simmel est assez simple : plus l'argent permet d'acheter de choses, plus l'argent a de valeur ; mais plus aussi les choses, que l'argent permet d'acheter, perdent leur valeur véritable. Si l'argent permet d'acheter l'amour, l'argent vaut énormément, autant que l'amour de Juliette pour Roméo ; mais, d'un autre côté, si l'amour peut être acheté par l'argent, c'est que cet amour ne vaut plus grand-chose…

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Disons-le autrement : Plus s'accroît la valeur de l'argent (à proportion même de ce qu'il permet d'acheter), plus diminue la valeur des choses qu'il permet de posséder. La thèse des économistes classiques, selon laquelle la valeur de l'argent est uniquement mesurée par la valeur des biens réels qui correspondent à son pouvoir d'achat, est donc sociologiquement fausse. Il faut plutôt dire que la valeur de l'argent est une fonction inverse de la valeur réelle des choses.

> **« Tandis que le cynique, selon le domaine des valeurs en question, s'abandonne encore à quelque réaction, avec toutefois la perversité de trouver dans le mouvement descendant des valeurs un certain attrait à la vie, le blasé, lui, conformément à ce concept –qui n'est certes jamais réalisé- est tout à fait incapable de ressentir des différences de valeurs, pour lui toutes choses baignent dans une tonalité uniformément morne et grise…Ce qui est décisif dans cette attitude, ce n'est donc pas la dévaluation des choses en général, mais l'indifférence à leurs variations spécifiques, puisque c'est d'elles que jaillit précisément toute la vivacité du sentir et du vouloir, qui se refuse au blasé »…**

On pensera ici à la personnalité si complexe de Maxime, le fils de Saccard…Maxime, le fils de Saccard, est l'image même du « beau » garçon, un peu efféminé, qui a fait un « beau » mariage et a reçu de sa femme un « bel » héritage. Pour lui, à la différence de son père, gagner de l'argent n'est pas en soi un plaisir, mais l'argent est le gage de tous les plaisirs, ce qui permet de les acheter et de les renouveler. Maxime est un jouisseur, une âme faible qui est susceptible de tout sacrifier –sauf sa tranquillité et son confort- à ses « petits » vices. Pour Zola, l'excès d'argent amollit, dévirilise, enlève à l'homme toute vraie énergie.

Maxime apparaît semblablement comme une figure possible du « cynique » et du « blasé » étudiés par Simmel : pour lui, comme pour son père, tout peut s'acheter (les hommes, les femmes, l'amour), tout a une valeur monétaire relative (cynisme), ce qui implique immédiatement que rien n'a de valeur véritable, que rien ne vaut vraiment la peine d'être vécu (blasement). Si tout a un prix, ou la valeur relative d'un moyen pour atteindre une fin, c'est que rien n'a de valeur absolue, que rien ne vaut à titre de fin «en soi ». Pour que la vie puisse retrouver du goût, il faut dès lors pouvoir multiplier les excitants, et Maxime va de la mollesse à l'excitation, de l'excitation à la mollesse, en passant par l'argent.

Conclusion

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Nous conclurons rapidement sur les deux chapitres de la *Philosophie de l'argent* mis au programme : premièrement, la civilisation des Temps modernes (depuis le moyen âge à nos jours), en promouvant l'argent, a certes promu la liberté et l'indépendance de l'individu face à tous les enracinements communautaires ou religieux ; mais en exaltant la valeur de l'argent, elle a aussi enlevé beaucoup de valeur aux choses du monde. Plus la valeur de l'individu était mise en avant, en même temps que le pouvoir de l'argent, plus devenait également obscur ce qui faisait le prix inestimable des choses et de la vie, jusque-là qu'un individu déraciné, valeur ultime de nos sociétés, fait aujourd'hui face à un monde dévalué, où l'argent apparaît parfois comme la seule ou ultime valeur consistante et stable…

Nous soulignerons secondement, en guise cette fois de conclusion méthodologique, combien les catégories simmeliennes, ou les différentes pathologies humaines devant l'argent, peuvent être particulièrement utiles pour commenter *L'Avare* de Molière et *l'Argent* de Zola*: cupidité, avarice, prodigalité, ascétisme, cynisme, « blasement ».*

Christophe CERVELLON
ancien élève de l'ENS,
professeur agrégé de philosophie en classes préparatoires à l'IPESUP

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021